

## I WILL TELL HER

« Tu l'aimes encore ? »

Il attendait l'inévitable question. Il soupira :

« C'est la mère de mes enfants. Je la respecte infiniment... »

Élise baissa la tête. À ses pieds, la berge du ruisseau grouillait dans l'obscurité d'une vie mystérieuse, de mouvements furtifs d'insectes ou de lézards, de petits branchages clapotant dans la vase. Le vent était frais. Elle remonta le col de son manteau, et n'ajouta rien.

Philippe l'observait, guettant sa réaction. Sa main en suspens semblait vouloir lui caresser la joue, sans oser. Il avait toujours été lent, à contre-temps, trop « dans son monde » disait-on de lui. La vérité, c'est qu'il ne se sentait pas de ce monde, et qu'il n'était jamais parvenu à créer le sien. Il restait dans une zone grise, à distance, ni de son temps ni d'un autre. Il avait parfois l'impression d'être enveloppé de papier bulle.

Le visage pâle et pensif d'Élise, dans l'ombre, prenait une douceur lunaire, qui s'accordait au bruissement de l'herbe, à la fraîcheur de la brise, à l'harmonie nocturne. Ils se voyaient surtout le soir, quand la femme de Philippe sortait chez des amis. Leurs rendez-vous se teintaient d'un bleu crépusculaire, la silhouette d'Élise indécise, aux contours indolents comme l'heure déjà endormie où la nuit recouvre la ville. Il était, dans l'ombre, plus sensible au frémissement de ses paupières, à sa respiration, à la tendre chaleur de son corps. Peut-être même qu'il ne l'aurait pas reconnue, en pleine lumière, tant il s'était habitué à la sentir comme une présence, un mouvement, une voix étouffée à côté de lui dans la nuit, propice aux confidences.

« Je n'aime pas le mélo » déclara-t-elle pourtant, d'un ton net. « Il va un jour falloir me répondre : c'est oui ou non ? »

« I will tell her » promit-il, en anglais, car il lui semblait que cette langue, plus douce, s'accordait mieux à la douceur du soir. Du ruisseau montait un parfum frais et simple.

Élise ne pouvait guère en demander plus. Elle murmura quelque chose comme « c'est ça Shakespeare, tell her », et l'embrassa. Comme on peut aisément l'imaginer, le reste de la soirée se passa en baisers et en serments à mi-voix, jusqu'à l'heure de se séparer.

Il avait promis de parler à sa femme. À peine fût-il rentré chez lui que la brume poétique qui entourait ses rendez-vous avec Élise se dissipa. Sous la lumière électrique, dans l'odeur grasse des pizzas commandées par la babysitter, il ne savait pas par où commencer. Que dirait-il en premier ? Il ne pouvait pas tout annoncer, comme ça, de but en blanc. Il fallait ménager sa femme. Puis il y avait les enfants. Si elle demandait le divorce, quelles seraient ses conditions ? Et si elle pleurait ? Oui, mais il avait promis. Et c'est bien ce qu'il voulait... même si, maintenant qu'Élise était partie, il n'était plus sûr de ne pas avoir vu un fantôme, pâle dans la nuit bleue, et si prompt à s'évanouir, comme un rêve qu'elle était, sans doute.

Il entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer mollement, un bruit de talons qu'on enlève, un soupir, des pas... Philippe ferma promptement les yeux, dans un réflexe enfantin.

Sa femme demanda, en chuchotant, si les enfants dormaient ; il n'eut pas le courage de répondre. Enfin, elle se déshabilla et se glissa dans le lit. C'était le moment de parler. Il sentait sa présence dans le noir, très différemment de celle d'Élise. C'était à côté de lui, dans le lit, une masse inerte, à la chaleur lourde, seulement animée par le mouvement mécanique de sa respiration. « Darling... » répétait-il dans sa tête, « Darling, I must tell you... Je dois te dire... » Mais ces mots ne franchirent pas ses lèvres. Elle émit une espèce de chuintement, qui annonçait chez elle le sommeil, et ne se retourna pas. Il renonça. Les révélations, les cris, les pleurs... ça pouvait attendre.

Le lendemain, au soir, les enfants couchés, il la regarda longuement se masser les pieds, prit sa respiration, et se lança. « Darling... » fit-il. Il s'étrangla.

« Oui ?

– Je dois te dire... » Chaque mot était visiblement un effort pour lui. Elle le fixa, étonnée, et son visage prit comme une expression de compassion.

« Ne t'en fais pas ! Pour les vacances, ce n'est pas grave. Maria nous invite chez elle, en Italie, dans sa maison de campagne, tu sais. C'est très mignon de te faire du souci comme ça... » Elle l'attira contre sa poitrine. Le pauvre se laissa faire, l'erreur était en sa faveur.

Le soir suivant, il voulut à nouveau parler. « Chéri, allons, j'ai eu une journée éreintante, les clients, Maria qui pose ses conditions, l'école a appelé... Ah, toi, bien sûr, tu ne vois pas tout ça ! Et tu restes là, tranquille ? » Cette fois, c'est lui qui lui massa les pieds. « Vous ne savez pas, vous, ce que c'est de porter des talons toute la journée. »

Le jour d'après, qui était un samedi, il tenta l'explication du matin. Mais il fallait prendre la douche, préparer le petit-déjeuner des enfants, appeler belle-maman, changer le collant troué de la petite, apaiser la dispute avec son frère qui voulait aussi un collant, supporter les cris. Il se dit que ce serait aussi bien l'après-midi, lors de la promenade, après le déjeuner familial. Promenade à laquelle se joignirent les beaux-parents et un oncle qui voulait des tuyaux pour investir en Bourse. Le soir, il voulut parler, mais sa femme déclara tout net : « Ah non, tu ne vas pas gâcher un si beau moment ! La journée était parfaite. Je t'aime. Bonne nuit. » La réponse à ça ?

Le dimanche à neuf heures, avant la messe, était mal choisi ; puis les pommes de terre brûlaient dans le four ; elle avait une migraine de tous les diables ; ce n'était pas si urgent, si ? ; et tu ne vois pas que je fais la vaisselle ? C'est moi qui fais tout ici, toi forcément tu ne vois rien... Soit la journée était trop fatigante, soit il ne fallait pas gâcher un si beau coucher de soleil. Il fallait aller chez les Durand, ça faisait si longtemps. Et prendre des nouvelles de tata Jacqueline. Puis je veux être tranquille ce soir. Et non, enfin, chéri, pas ce soir, les enfants écoutent !

Bien sûr, un gamin passait toujours sa tête par l'entrebâillement de la porte, à ce moment-là. Papa j'ai fait un cauchemar, j'ai oublié les devoirs pour demain, papa, dis, tu m'aimes ?... Comment parler, face à ces

grands yeux innocents ? La baby-sitter viendrait vendredi, ce serait parfait. Mais le vendredi il fallait en profiter, le dernier Annie Ernaux avait l'air formidable, belle-maman en avait dit tellement de bien ! Philippe commença à faire des paris : si elle met sa robe verte ce week-end... Si elle se retourne, maintenant... Mais sa femme mettait toujours son jean's, et ne se retournait pas. Elle continuait de regarder la télévision, impossible de couper le dernier reportage sur la crise des agriculteurs, la sécheresse s'annonçait pour l'été, la Moldavie attendait ses prochaines élections...

Au mépris de la Moldavie, Philippe se lança tout de même. « Chérie... » Il espérait que les mots viendraient tous seuls, ils s'enchaînaient si facilement, entre les baisers, dans les heures qui fuyaient avec Élise ! « Eh ben, quoi ? Tu vois pas que j'écoute ? » Des corps déchiquetés à l'écran, des flaques de sang, crimes de guerre en Ukraine. Il en resta là.

De lundi éreintant en samedi parfait, de verre chez des amis en dîner chez belle-maman, d'« aide-moi pour la lessive » à « tu choisis toujours le meilleur moment ! », les enfants grandissaient. On parlait désormais, à table, de leurs professeurs, de leurs amis. Il fallût les amener au cours de tennis, et aux anniversaires des camarades de classe. Il y eut les maladies, les veillées, les fêtes en famille, les pas maintenant et les plus tard, les on ne parle jamais et les tu ne m'écoutes pas. Les semaines passaient, puis les années. Comme Philippe préférait les soirées où sa femme n'était pas là, puisqu'il les consacrait à Élise, il s'arrangeait pour qu'elle sorte le plus souvent possible. Une invitation appelait une autre, il fallait rendre les dîners au restaurant, se revoir pour donner des nouvelles... Une promotion, au travail, donna à Philippe une excuse pour prendre deux semaines de vacances, loin de sa femme et des enfants, sur une plage grecque ; mais il lui fallut aussi rester plus tard au bureau. Les vacances avec Élise étaient depuis longtemps oubliées, qu'il fallait encore gérer les dossiers, honorer les engagements, faire les heures sup'.

Élise plongea dans une mélancolie qui ressemblait à la dépression. Elle se fit plus rare. De plus en plus souvent, elle avait des migraines, ou ne voulait pas sortir. Quand elle demanda un « break », jusqu'à ce qu'il parle, cela faisait déjà des mois qu'il ne la voyait plus qu'à peine. Les enfants quittèrent la maison, se marièrent, fondèrent des familles. Personne, jamais, ne soupçonna que Philippe menait double vie. Il semblait déjà absent de la sienne. Beau-papa disait même : « Tout le temps au bureau, Phil, toujours occupé ! On douterait de votre existence. » Puis beau-papa mourut, et Philippe reçut ses gendres et belles-filles, le samedi midi, à déjeuner.

De Philippe, on disait peu de choses, et on en savait moins encore. Il fut un bon mari, et un bon père.

Seulement, ses enfants ne surent jamais pourquoi il avait murmuré, à son dernier souffle, en serrant dans ses doigts amaigris le drap de l'hôpital : « I will tell her. »